

*Si un jour
tu reviens*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Si un jour tu reviens / Jacynthe-Mona Fournier

Nom : Fournier, Jacynthe-Mona, 1951- , auteure

Identifiants : Canadiana 20230067387 | ISBN 9782898043154

Classification : LCC PS8611.O8733 S58 2023 | CDD C843/.6-dc23

© 2023 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Jocelyne Bouchard

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada

| **Canada**

Édition

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

JACYNTHÉ-MONA FOURNIER

*Si un jour
tu reviens*

LES ÉDITIONS JCL 

De la même auteure
aux Éditions JCL

Au fil de l'espoir, 2023

Des horizons infinis, 2022

Ces gens du fleuve, 2022

Les préludes du bonheur, 2021

À l'aube des grands jours, 2020

*À ma famille et aux bons amis
de la Baie-des-Chaleurs
À mon amour, Serge*

1954

Laureen ouvrit lentement les yeux. À travers les rideaux de la chambre, elle aperçut les premières lueurs de l'aube. Alors, pour ne pas réveiller son mari, Claude, elle se glissa doucement en dehors du lit, enfila son peignoir et descendit à la cuisine.

Elle s'affaira à préparer le déjeuner pour lui et leurs trois enfants qu'il faudrait bientôt tirer hors de leur lit. Hier soir, très excités à l'idée de partir en vacances avec leur père, ils avaient eu de la difficulté à s'endormir. Leur voyage annuel à Québec chez leurs grands-parents se prolongerait de plus d'une semaine et c'était la première fois qu'ils quitteraient la maison pendant si longtemps, et sans elle. Le fait de s'éloigner de leur mère ne semblait pas vraiment affecter leur enthousiasme. Laureen secoua la tête en souriant à cette pensée, un peu désolée.

Du haut de ses quinze ans, Pierre, son aîné, avait déjà plus l'allure d'un homme que d'un enfant. Pour lui, la ville représentait une grande aventure qu'il avait hâte de vivre. Quant à Lisette, sa cadette d'un an, elle ne rêvait que des vêtements

à la dernière mode qu'elle pourrait se procurer là-bas. Alain, le benjamin de la famille, à douze ans, avait fait promettre à son père de l'amener au zoo et au Château Frontenac.

Pendant qu'elle finissait de placer les assiettes sur la table, les escaliers s'ébranlèrent sous les pas de Claude. La veille, il avait tout préparé pour leur grand voyage et Laureen l'avait observé avec amusement. On aurait dit un petit garçon qui retournait retrouver sa maman. Elle comprenait bien sa hâte et elle l'enviait un peu, car elle avait perdu ses parents des années auparavant.

— Hum, ça sent bon ici ce matin, lança-t-il en entrant dans la cuisine.

— Viens t'asseoir. J'espère que tu as faim, je vous ai préparé des crêpes au sirop d'érable, du gruau et des toasts. As-tu réveillé les enfants ?

— Je n'ai pas eu besoin de leur répéter deux fois de se lever. C'est rare de les voir obéir rapidement à une heure si matinale. Mais si on veut se mettre en route, aussi bien en profiter pour partir tôt ce matin et profiter de la belle température. J'ai bien écouté les nouvelles hier soir et la météo n'annonce aucun nuage. Ça va être plaisant de voyager, tu sais combien je déteste ça quand il pleut, surtout que les routes ne sont pas toujours en bon état.

Laureen hocha la tête, en accord avec lui. Déjà qu'il n'aimait pas voyager, la mauvaise température l'aurait rendu nerveux et grognon.

— Je vous ai aussi préparé un lunch que j'ai mis dans la glacière, avec des pâtés pour ta mère. Ce sont ses préférés,

et j'ai mis des galettes pour ton père aussi. Ne laisse pas les enfants mettre la main dessus sinon il n'en restera plus quand tu arriveras à Québec.

Bien installé à la table de la cuisine, il leva les yeux sur elle en souriant.

— Merci, ma femme. Tu penses à tout. Tu n'as pas peur de trop t'ennuyer sans nous autres pour te crier après?

— Est-ce que j'ai l'air d'une personne accablée par le chagrin? rétorqua-t-elle, les mains sur les hanches, avec un petit sourire moqueur. Non, ça va tous nous faire du bien de changer notre routine pendant une bonne semaine. Tu travailles fort, tu mérites bien tes vacances et surtout de passer quelque temps avec tes parents. Et puis, je vais en profiter pour aller faire de la voile, si la température le permet et si le vent souffle dans la bonne direction.

— Sois prudente, veux-tu? Même si je sais que tu es une experte en la matière, ça m'inquiète toujours un peu de te savoir sur l'eau, toute seule.

— Ne t'en fais donc pas. Il y a toujours des gens qui sortent leur bateau l'été et se promènent, sinon, ce sont des pêcheurs qui profitent de la baie, et, par ailleurs, tu sais que j'ai plus de talent que tu n'en possèdes pour manier le *sloop*.

Claude s'apprêtait à répondre quand les enfants prirent place autour de la table en attendant de se faire servir par leur mère. Une fois leurs assiettes placées devant eux, pendant un moment, on n'entendit plus que le cliquetis des couverts.

— Et toi, lui demanda son mari en beurrant son pain, as-tu au moins pris le temps de déjeuner ce matin?

— Je vais le faire dès que vous serez partis.

— Allez, les enfants, si vous ne voulez pas que votre mère meure de faim, grouillez-vous, on part bientôt.

Aussitôt leur repas terminé, ils quittèrent la table sans même prendre le temps de ramasser leurs assiettes comme ils devaient le faire après chaque repas. Mais Laureen ne souffla pas un mot et, en leur souriant, les laissa à leur joie de partir en vacances. Elle avait été jeune elle aussi et elle comprenait leur hâte de s'éloigner, de pouvoir découvrir de nouveaux paysages et de visiter d'autres lieux.

Quelques heures plus tard, après avoir rangé la cuisine, elle se prépara à faire le tour de la ferme. Les champs cultivés s'étendaient loin derrière la maison et le jardin potager situé près de la grange, à l'abri du vent, regorgeait de légumes qu'il faudrait bientôt commencer à ramasser et à préparer pour l'hiver. À l'arrière des bâtiments, il y avait le petit verger, comme Laureen l'appelait. Chaque printemps, elle s'y rendait presque tous les jours pour admirer les arbres lorsqu'ils étaient chargés de fleurs.

Cette ferme maraîchère appartenait à la famille Boudreau depuis plus de trois générations. Autrefois, il y avait eu des animaux de ferme, mais son mari avait décidé de se consacrer uniquement à la culture de la pomme de terre et des oignons. C'était suffisant pour l'occuper trois saisons sur quatre et cela lui assurait un revenu confortable. L'hiver, il montait dans les chantiers et, quand c'était possible, il revenait pour le temps des fêtes, sinon, le printemps et le temps des semences le voyaient réapparaître, impatient de se retrouver auprès des siens et sur sa terre.

Comme elle n'avait pas de repas à préparer pour le midi, avec un soupir de soulagement, elle prit place sur la grande galerie qui s'étendait jusque sur le côté de la maison. Au loin, elle pouvait entrevoir la baie des Chaleurs, dont les eaux chatoyaient sous le soleil de l'avant-midi. Aucun nuage n'était apparent dans le ciel et la journée s'annonçait chaude, sans un souffle de vent pour rafraîchir l'air. Après un moment, elle se leva et descendit quelques marches pour sarcler son parterre de fleurs qui ornait un côté de l'allée menant à l'escalier du porche. Une fois cette tâche terminée, elle remit ses outils de jardinage dans leur boîte, s'assit sur la première marche du perron et, en reprenant son souffle, elle s'épongea le visage à l'aide de son mouchoir. Pendant un instant, elle balaya sa maison du regard.

La demeure était toute blanche, décorée de volets noirs encadrant chaque fenêtre. Une large galerie où reposaient quelques chaises et une balançoire était abritée par la véranda. Accrochées à la rampe et entre les colonnes, des boîtes à fleurs remplies de géraniums ajoutaient une touche de couleur vive à la maison. C'était une demeure carrée et vaste, avec un deuxième étage qui comptait cinq chambres et une salle de bain. Coiffée d'un toit à quatre versants, la maison des Boudreau ressemblait aux autres habitations des fermiers des alentours où résidaient des familles nombreuses. Tous les habitants se connaissaient et étaient souvent apparentés. Si quelqu'un avait besoin d'aide, il n'avait pas à se rendre trop loin pour y trouver ce qui lui manquait. Les maisons et les fermes séparées par des champs cultivés s'épalaient sur plusieurs rangs, un peu en retrait du centre de la localité.

Laureen décida de se rendre au village pour y faire quelques emplettes. Elle gara son auto et marcha lentement vers le

magasin en consultant la liste d'articles à acheter qu'elle tenait à la main. Elle ne vit pas l'homme qui remballait ses pinces et son chevalet. Elle l'avait percuté en envoyant valser un peu plus loin la plupart de ses affaires.

— Oh, excusez-moi, dit-elle, confuse, je ne regardais pas où j'allais. J'espère que je n'ai pas causé de dommages à votre matériel.

— Mais non, ne vous en faites pas. Je n'ai pas toujours la poigne solide, et il m'arrive souvent de laisser tomber ce que je ne tiens pas assez fermement.

En rassemblant ses pinces, il demanda :

— Êtes-vous de la place ?

— Oui, je n'habite pas très loin d'ici, dans les terres derrière le village. Et vous, à ce que j'aperçois, vous êtes un artiste peintre.

— Vous avez deviné.

— Et quels sont vos sujets favoris ?

— Les paysages, la mer, les montagnes... enfin, toute la nature.

— Vous serez gâté. Par ici, il y a de tout, notamment des rivières et des chutes magnifiques. Bien sûr, pas aussi spectaculaires que celles dont on a entendu parler, mais elles valent le détour.

— Où sont-elles situées ? demanda-t-il, intéressé.

— Dans les terres. Il y a une chute en particulier que vous aimeriez sûrement voir.

Il la regarda avec une attention soutenue.

— Je m'appelle Richard Sullivan, dit-il en lui tendant la main.

— Laureen Boudreau. Bienvenue dans notre beau coin de pays!

— Merci, madame Boudreau. Auriez-vous la gentillesse de m'expliquer comment je pourrais me rendre à cette chute? J'ai tendance à me perdre et à tourner en rond...

Laureen réfléchit un instant avant de déclarer :

— Arrêtez-vous chez moi, et je vous y mènerai, si vous voulez.

— Vous piquez vraiment ma curiosité. Il faut absolument que je voie cette chute. Je suis un chasseur de beaux paysages et, bien sûr aussi, de chutes quand j'ai la chance d'en rencontrer une.

— Attendez, dit-elle en sortant du papier et un crayon de son sac. Je vais vous indiquer la route à suivre jusque chez moi.

Laureen traça rapidement un itinéraire. Richard prit le papier qu'elle lui tendait et, pendant qu'elle lui expliquait les nombreux détours à prendre, il se tint près d'elle et respira le parfum léger qui émanait de sa personne.

— J'y serai demain, si ça vous convient.

— Alors à demain, monsieur Sullivan. Et en attendant, bonne chasse!

Il sourit en la regardant s'éloigner.

* * *

Le lendemain, après avoir travaillé dans ses plates-bandes de fleurs, par la route qui conduisait à leur ferme, elle remarqua des volutes de poussière qui s'élevaient du chemin et elle distingua une camionnette inconnue qui se dirigeait vers la maison. Lorsqu'il l'aperçut, Richard ralentit et s'engagea dans la cour. Content de l'apercevoir, elle ramassa sa boîte à outils et attendit un peu avant d'aller à la rencontre du visiteur. Celui-ci conduisait un beau véhicule rouge qui semblait tout neuf malgré la poussière qui le recouvrait en grande partie.

La main en visière, elle regarda plus attentivement l'homme qui en descendit. Il était grand et mince, et ses cheveux grisonnants se dissimulaient en partie sous une vieille casquette. Elle remarqua que son visage bronzé, comme celui de quelqu'un qui passe beaucoup de temps dehors, offrait un contraste avec la chemise pâle qu'il portait. Ses manches étaient relevées et elle put apercevoir le bracelet de cuir, travaillé avec art, qui ornait son bras. Ses jeans Levi's à la couleur passée et assez usés lui moulait parfaitement les jambes. Il s'avança vers elle, un peu intimidé.

— Bonjour, madame Boudreau. Malgré vos instructions, j'ai eu un peu de mal à m'orienter jusqu'ici. J'aurais voulu arriver plus tôt pour ne pas vous déranger, mais je crains bien de m'être égaré. Toutes ces routes se ressemblent tellement que je ne sais plus tout à fait où j'en suis, dit-il en pointant la carte routière qu'il tenait à la main.

— Je vous comprends, on se perd facilement par ici, surtout quand on ne connaît pas tous ces rangs qui se suivent et s'entrecroisent, affirma-t-elle, les bras croisés, après s'être appuyée à une colonne de la galerie. La chute vous intéresse-t-elle toujours ?

— Eh bien, répondit-il avec ce léger accent qu'elle avait remarqué la veille et qu'elle ne parvenait pas à identifier, j'ai rencontré un M. Babin qui m'a dit, comme vous hier, qu'il y avait bien une chute dans le coin. Un vrai paradis, à ce qu'il paraît, et j'ai hâte d'y jeter un coup d'œil.

— M. Babin? Je me demande bien lequel, car il y en a plusieurs qui portent ce nom dans la région... La chute n'appartient pas à Caplan, notre municipalité, mais plutôt à un endroit plus au nord qui s'appelle Saint-Alphonse. Ce n'est pas très loin, mais je connais un raccourci. Venez d'abord vous asseoir à l'ombre, continua-t-elle en l'invitant de la main.

En attendant qu'il prenne place dans un des fauteuils berçants qui ornaient le perron, elle rentra à l'intérieur et elle lui offrit un verre d'eau fraîche qu'il accepta avec plaisir tout en s'épongeant le front avec son mouchoir.

Il la regarda en plissant les yeux. Elle était jolie, vraiment très jolie. Plutôt de grandeur moyenne avec de longs cheveux d'un brun chaud, tirant sur le roux, et attachés en une simple queue-de-cheval, elle possédait de grands yeux verts qui éclairaient un visage au contour régulier. Ses lèvres roses et bien ourlées lui souriaient.

— Je serai prête dans un instant, dit-elle en entrant dans la maison pour passer un pantalon et ramasser son sac.

Lorsqu'elle revint et ferma la porte derrière elle, il demanda :

— Vous ne verrouillez pas votre porte?

— On ne le fait jamais ici, puisque la plupart du temps, il y a toujours quelqu'un à la maison. Comme je laisse la

station-wagon dans la cour avec Breezy, notre chien, il n’y a aucun problème. Un rôdeur y penserait deux fois avant de s’aventurer sur le terrain. Les crocs de ce chien meurent d’envie de se planter dans quelque chose de tendre comme un mollet.

— Il ne m’a pas paru bien dangereux.

— C’est sans doute parce qu’il a senti que vous ne me vouliez aucun mal.

Il l’aida à s’installer dans le véhicule en repoussant tout ce qui s’étalait sur le siège, un sourire d’excuse aux lèvres. Cette journée, peu importait les événements, promettait d’être magnifique avec une femme pareille à ses côtés.

Elle lui indiqua la route à suivre et ils roulèrent lentement pendant une quinzaine de minutes. Parfois, à la dérobée, Laureen lui jetait des coups d’œil. De chaque côté de la route de Saint-Alphonse, les champs verdoyants resplendissaient sous le soleil. Parfois, une autre route tout aussi rectiligne que les autres venait croiser leur chemin. Des rangs, bien alignés, où chacun possédait un numéro pour l’identifier, s’entre-croisaient, et ce qui aurait pu passer pour de la monotonie rendait le paysage encore plus magnifique avec les couleurs estivales et tous ces champs encadrés par des clôtures, comme un immense travail de courtepoinette. Avant d’arriver à un chemin qu’on apercevait à peine de la route, Laureen lui indiqua qu’il devait tourner à droite pour ensuite s’arrêter à la barrière qui se dressait un peu plus loin. Elle descendit du véhicule et ouvrit celle-ci en lui faisant signe d’avancer. Après avoir refermé la barrière derrière elle, elle le rejoignit dans le camion.

— C'est le raccourci dont je vous parlais. La route est beaucoup moins belle et il faut avancer lentement, mais c'est bien plus court. Presque personne ne passe par ici à part les membres de la famille et, plus haut, il y a un camp de bûcherons. Ce chemin nous mènera au pont de la rivière Bonaventure qu'il faudra traverser à pied pour se rendre à la chute.

Ils roulèrent pendant encore un moment sur le chemin étroit envahi par la végétation avant d'arriver au pont. Une fois devant celui-ci, Richard stationna la camionnette.

— Maintenant, nous ferons le reste à pied. C'est à une dizaine de minutes du pont, dit-elle en pointant vers la droite. J'espère que ça ne vous dérange pas de marcher, ajouta-t-elle en descendant du camion.

— Pas du tout. J'ai tellement fait de route dernièrement que ça va me faire du bien. Ça vous ennuie si j'apporte de la bière?

— Non, à condition qu'elle soit fraîche!

— Elle l'est. Maintenant, je vous suis, c'est vous le guide, dit-il après avoir ramassé son sac.

— Vous ne m'avez pas dit pourquoi vous teniez tant à voir cette chute.

Tout en la suivant, il répondit :

— Eh bien, avoua-t-il en soulevant sa casquette pour la reposer aussitôt sur sa tête, comme je vous l'ai déjà dit, je suis un chasseur de chutes.

Laureen se retourna vers lui et éclata de rire.

— Un chasseur de chutes? Et quand vous en trouvez une, quel sort lui réservez-vous donc? Vous l'abattez comme un chasseur de gibier le ferait? le taquina-t-elle.

Il rit à son tour.

— Je me demande bien comment je m'y prendrais. Non, je l'immortalise.

Croyant qu'il se moquait d'elle, elle s'arrêta et se tourna vers lui avant d'ajouter :

— Monsieur Sullivan, expliquez-moi ce que vous voulez dire.

— S'il vous plaît, appelez-moi Richard. Ce que je veux dire, c'est que, si jamais cette chute en vaut la peine, j'en ferai une toile. Ainsi, elle existera toujours, même si un jour quelque chose venait altérer son cours ou une catastrophe naturelle venait la détourner de son chemin. Les gens pourront toujours l'admirer telle qu'elle était auparavant.

Elle hocha la tête et sembla satisfaite de sa réponse. Ils reprirent leur marche et, après avoir suivi un sentier sinueux à travers la forêt, une légère brise remplie de fraîcheur les surprit. Ils s'arrêtèrent pour respirer cet air frais et odorant et en profiter pour échapper à la chaleur écrasante qui durait depuis le lever du soleil. Déjà, au loin, on entendait le son de la chute qui s'écrasait sur les rochers tout en bas. Il leur fallut descendre une pente assez abrupte pour arriver au cours d'eau qui se faufilait entre les rochers et Richard prit la main de Laureen pour l'aider à garder son équilibre. Tout en bas, ils se retrouvèrent dans un petit canyon où une eau

peu profonde et cristalline courait doucement sur les rochers en émettant un gazouillis que le bruit de la chute couvrait en tombant sur les rochers.

— Regardez, Richard, elle est là, elle s'appelle la chute du Ruisseau Creux. Comme vous pouvez le constater, elle n'est pas très large ni très haute.

Il garda la main de la jeune femme dans la sienne pendant un court moment et leva la tête pour découvrir un site enchanteur. La tranquillité et la fraîcheur régnaient dans ce petit monde magique qu'elle acceptait de partager avec lui. De nombreuses fougères et des mousses s'accrochaient aux parois dont les roches stratifiées retenaient l'humidité nécessaire à leur survie. Le soleil, à travers le feuillage, faisait éclater les verts émeraude des plantes environnantes et projetait de magnifiques lumières à quelques endroits sur les parois rocheuses. Et il y avait cette merveilleuse odeur de sous-bois, de fraîcheur, de pureté qui vous faisait presque fermer les yeux de ravissement.

— Venez par ici, lança-t-elle en dégageant doucement sa main pour mettre fin à cet enchantement.

Il tourna lentement sur lui-même. Sur un large rocher plat, elle l'invita à s'asseoir et à regarder autour. Après un moment de silence et d'observation, il admit :

— Vous ne m'aviez pas menti. Cette année, j'ai visité plusieurs endroits dans la province où on peut observer des chutes, mais ceci, affirma-t-il en faisant un geste de la main, possède quelque chose de vraiment extraordinaire. Jamais je n'aurais pu la découvrir sans votre aide, je me serais perdu dans toutes ces routes.

— Éventuellement, vous auriez sans doute rencontré quelqu'un, peut-être un autre M. Babin. Il y a un club de pêche privé plus haut dans l'arrière-pays. La chute près du lac Robidoux s'appelle Falls Gully et il paraît qu'elle est encore plus spectaculaire que celle-ci et que celle du Ruisseau Blanc.

— Celle-ci me conviendra parfaitement, dit-il en se levant, elle possède tous les atouts pour être immortalisée. Ça s'appelle comment, déjà ?

— La chute du Ruisseau Creux.

Il hocha plusieurs fois la tête, comme pour mémoriser ce nom. Il se leva pour fouiller dans son sac et en extirpa un appareil photo.

— Je vais prendre d'abord quelques photos et, demain matin, je reviendrai avec tout mon attirail pour faire quelques croquis.

— Est-ce que vous peignez sur place ou seulement dans un atelier ?

— Il m'arrive parfois de le faire sur place, lorsque je suis assuré d'être seul. Je déteste avoir des gens dans mon dos qui guettent chaque coup de pinceau que je donne et les comparent au paysage que je suis censé reproduire. Mais ne le prenez pas mal, ça ne me dérangerait vraiment pas si je vous savais derrière mon dos en train de m'observer, vous savez, même avec Breezy en train de saliver en admirant mes mollets.

Ils éclatèrent de rire et il lui tendit une bière fraîche. Leurs yeux se rencontrèrent un bref instant, entre deux phrases, et s'accrochèrent avant qu'elle ne l'invite à se rasseoir. Avec

précaution, elle déposa sa bouteille, enleva ses chaussures et, avec un soupir de soulagement, elle ferma les yeux en glissant ses pieds nus dans l'eau fraîche qui courait sur les rochers dans le fond du canyon.

Elle tourna vers lui un regard rêveur en souriant. Le soleil s'y reflétait et il la trouva tellement belle qu'il sortit un petit carnet et un crayon de son sac pour tracer un croquis à la va-vite. Quelque chose en lui cognait contre sa poitrine et il ignorait comment faire cesser ce trouble qui l'envahissait et qui lui était étranger. Tout ce qu'il put faire, ce fut de lui sourire en traçant rapidement des lignes sur une page de son carnet.

— Vous pouvez faire la même chose, dit-elle en pataugeant bruyamment dans l'eau claire et froide et en la faisant éclabousser en fines gouttelettes. Si vous êtes trop pudique, je vous tournerai le dos pendant que vous enlevez vos chaussures.

Il fallait qu'elle le taquine depuis qu'elle devinait que son attention était dirigée vers elle. Elle se sentait si envoûtée par ce regard viril qu'elle détourna la tête, ses yeux se jetant partout pour dissimuler son trouble, et elle sentit le rouge lui monter aux joues. Du coin de l'œil, elle admira son ventre plat, que sa chemise ajustée soulignait, ses cuisses puissantes et ses larges épaules qui démontraient qu'il n'avait pas toujours tenu qu'un pinceau dans sa vie.

Il rit doucement devant cette idée.

— Bon, si vous y tenez, je vais le faire. Surtout, ne regardez pas tout de suite.

Elle prit une autre lampée de bière et observa le paysage autour d'elle. *Un paradis caché*, se dit-elle. Un tel ébahissement était-il causé par la présence de cet homme? Elle n'était venue ici qu'une seule fois avec son mari au tout début de leur mariage. Claude n'était pas un homme romantique et il fuyait toutes les marques d'affection qui le mettaient mal à l'aise. Avec le temps, elle avait cessé toute idée de caresses, même légères. Et voilà que cet homme, venu elle ne savait d'où, lui prenait la main et qu'elle sentait monter en elle quelque chose qu'elle ne pouvait pas identifier. Sans compter ses joues qui s'empourpraient comme celles d'une adolescente.

— Oh! que ça fait du bien! s'exclama-t-il, une fois qu'il eut immergé ses pieds dans l'eau fraîche.

En attrapant sa bière et ses cigarettes posées sur la pierre, il lui en tendit une.

— Vous fumez?

Elle lui fit signe que oui en prenant la cigarette qu'il lui tendait et elle se pencha vers lui pour l'allumer. Cette proximité lui sembla naturelle et elle se sentit à son aise à ses côtés, si près de lui.

— Alors, dit-elle enfin après un moment de silence, est-ce que la chute sera immortalisée, finalement?

— Je n'ai guère le choix. Ne voyez-vous pas qu'elle me supplie? Même après une si brève rencontre, elle est trop magnifique pour pouvoir l'oublier et la laisser derrière moi, répondit-il en la regardant intensément dans les yeux.

Il reprit son carnet et son crayon et traça encore quelques esquisses avant de déposer le tout dans son sac.

— Tenez, dit-il en lui tendant une serviette pour essuyer ses pieds. Il est temps de rentrer, ne croyez-vous pas ?

— Malheureusement, vous avez raison. Maintenant que vous connaissez le chemin, vous pourrez y revenir quand vous le souhaitez.

Il l'aida à remonter la pente en lui tenant la main et ils retournèrent à la ferme où Laureen l'invita à s'asseoir sur la galerie. Elle sortit de la bière du réfrigérateur et lui en offrit une qu'il accepta avec plaisir. La chaleur intense n'avait pas diminué et le soleil tapait encore autant qu'à l'heure du midi. Pendant un long moment, ils demeurèrent silencieux, comme s'il était tout à fait naturel pour eux de se trouver côte à côte.

— Dites-moi, Richard, d'où êtes-vous exactement ? Je n'arrive pas à déchiffrer votre plaque d'immatriculation sous toute cette poussière qui la recouvre.

— Du Vermont. Enfin, je vis présentement au Vermont. Mais souvent, je passe trois saisons sur quatre à voyager. Cette année, j'ai décidé d'explorer cette partie du Canada. Seulement, je n'avais pas imaginé qu'il y ferait si chaud.

— Les étés sont courts ici et nous apprécions chaque journée ensoleillée, même s'il fait parfois très chaud. Il nous suffit de se rappeler l'hiver et les vents du nord qui soufflent pendant des mois.

Il se leva et alluma une autre cigarette.

— Je dois penser à retourner à mon hôtel. J'ai loué un petit chalet dans la ville, pas très loin d'ici.

— Ce doit être New Richmond. Je connais ces chalets, il y a une très belle vue sur la baie. Mais vous auriez très bien pu trouver à vous loger au village. On en loue également et la vue, selon mon opinion, est encore plus magnifique. Et puis, Caplan a beaucoup à offrir aux touristes.

— C'est ce que je ferai sans doute demain, maintenant que je sais où me diriger.

— Dites-moi, continua-t-elle en hésitant, voudriez-vous rester à souper avec moi ?

Agréablement surpris, il hocha la tête.

— Avec grand plaisir, répondit-il en affichant un sourire.

Il n'avait pas envie de la quitter pour retourner passer la soirée seul dans un endroit inconnu. Et Laureen le trouvait si intéressant, il avait tant de choses à raconter et il s'avérait un si joyeux compagnon qu'elle souhaitait prolonger cette rencontre, même en sachant qu'il était un peu déplacé qu'elle l'invite chez elle alors qu'elle était seule et qu'elle le connaissait à peine.

— Est-ce que je pourrais changer de chemise et me rafraîchir un peu avant le repas, ou préférez-vous que je vous aide ?

— La salle de bain est en haut, mais vous pouvez utiliser le lavabo de la salle d'eau qui est derrière la cuisine et, non, votre aide ne sera pas nécessaire. Avez-vous besoin de quelque chose en particulier ?

Il secoua la tête et se rendit à son camion d'où il tira des vêtements propres d'un grand sac dissimulé à l'arrière du siège avant de se diriger vers l'évier derrière la cuisine. Il se

sentait un peu gêné à l'idée de se rendre dans la salle de bain, en haut. Lorsqu'il revint, la table était dressée et elle servit un repas froid de fruits de mer avec une bouteille de vin pour l'accompagner. Après leur repas, Laureen ouvrit une autre bouteille de vin et ils prirent place dans la balançoire sous la véranda de la maison.

— Richard, puis-je vous poser une question ?

Il hocha la tête.

— Êtes-vous marié ? Avez-vous une famille qui vous attend quelque part dans le Vermont ?

Il avala une gorgée de vin et regarda au loin avant de se tourner vers elle.

— Je n'ai jamais été marié et, quant aux enfants, je ne crois pas en avoir eu. Bien sûr, j'ai eu des petites amies, mais ça n'a jamais duré bien longtemps. D'ailleurs, il m'aurait été difficile de combiner une vie de famille avec mon métier d'artiste peintre. Trop souvent, je ne suis jamais demeuré au même endroit assez longtemps pour y faire des connaissances intéressantes, du moins, jusqu'à aujourd'hui. Tout ça, c'est la faute de la chute qui a piqué ma curiosité !

— Ce serait plutôt dû à votre sens de l'orientation, ou peut-être à celui que vous n'avez pas.

— Aujourd'hui, je suis très heureux qu'il me fasse défaut.

Pendant un long moment, ils se regardèrent. Finalement, elle avoua :

— Moi aussi, Richard, j'en suis très heureuse. Et demain, je vous laisserai un signe sur la barrière du raccourci. Ainsi, vous ne risquerez pas de passer tout droit et de vous perdre.

Le soleil se couchait dans une myriade de couleurs qui se reflétaient sur les eaux de la baie qu'on apercevait au loin. En silence, ils se laissèrent bercer par la balançoire. Après un moment, Richard se leva en soupirant.

— Il faut que je rentre préparer mon matériel pour demain matin. Je tiens à être à la chute au lever du jour pour capter le meilleur de la lumière du matin. Je vous remercie pour cet excellent repas, Laureen. J'ai passé une journée extraordinaire en votre compagnie, termina-t-il en lui prenant la main. Si j'osais, je souhaiterais qu'il y en ait d'autres pendant mon séjour dans le coin.

Elle n'eut pas le temps de lui répondre que déjà, intimidé par ses paroles qu'il croyait un peu audacieuses, il se dépêcha de la quitter. Dans le miroir de son véhicule, il la regarda aussi longtemps qu'il le put. Elle était debout près de la rampe de la galerie, derrière les boîtes de fleurs rouges, et elle aussi le suivait des yeux. Après son départ, Laureen se versa un autre verre de vin et, pendant un long moment, rêveuse, elle savoura sa solitude en arpentant la longue galerie avant de se rasseoir après un moment. Ce n'était pas raisonnable, mais elle avait une envie folle de le revoir, de passer du temps en sa compagnie, de découvrir qui était cet homme si attirant. Le lendemain matin, elle écrivit une courte note à Richard pour l'inviter à souper avec elle le soir même. Elle glissa le tout dans un sac, accompagné de quelques biscuits, et sauta dans le camion avec Breezy pour aller accrocher le sac sur la poignée de la barrière du raccourci.